

Préface

Les articles réunis dans ce livre sont tous signés Francis Hofstein. Les pages de couverture portent certes ce nom et cette affirmation initiale aurait les allures d'une tautologie si l'on ne précisait pas qu'il s'agit là d'une primeur. En effet, comme tous les textes parus dans la revue *L'Ordinaire du Psychanalyste*, ceux-ci furent à l'origine publiés anonymement, et c'est au titre de cet anonymat originel et total, que venait redoubler la discrétion de la plupart des contributeurs, et qui était un peu, sur un mode ironique, la réponse du berger à la bergère de *Scilicet*, que ces textes sont *datés*. Datés au sens de millésimés, comme on le dit de bons vins, ou encore, inversement, comme le sont les ritournelles. Et ils sont datés parce qu'écrits en un temps, une époque marquée par le souffle lacanien et secoués par les incessantes turbulences qui agitèrent l'École Freudienne de Paris (EFP), soubresauts et crises dont ils sont imprégnés, dont ils parlent parfois explicitement et souvent implicitement.

Les derniers de ces articles, soit « L'arrêt de L'Ordinaire », « Historique », « Mise à jour » et « Épilogue » donnent un certain nombre d'attendus et de détails, notamment sur les conditions de fondation de cette revue, issue de plus de trois années de discussions et de réflexions qui mobilisèrent un groupe d'où émergèrent principalement Francis Hofstein et Radmila Zygouris. Apparaît ainsi ce qui fut le moteur de cette entreprise : l'idée de ménager un espace de liberté d'expression et donc de tolérance dans un climat, celui de l'EFP, vécu comme totalisant et comme tel attribuable à un dogmatisme qui ne venait pas « d'en haut », qui n'avait pas été proclamé par quelques décrets ou résolutions, mais qui n'en était que plus prégnant, pour s'être progressivement établi en réaction à un danger innommé, imaginaire, réaction qui se voulait ainsi garante de la préservation

d'une pureté tout aussi imaginaire, mais pas plus symbolisée, entendons parlée.

On se tromperait gravement en voulant déceler *a posteriori* dans cette constitution d'un pôle, d'un havre d'échanges non réglementés par une doxa, quelque chose de l'ordre d'une fraction organisée, voire d'un courant. « Gauche » de l'AFP comme fut vécu, voire fantasmé par beaucoup ce groupe de *L'Ordinaire*, qui ne visait pourtant aucun pouvoir, et dont la démarche n'était autre que la tentative, peu énoncée comme telle mais bien réelle, et entendue pour ce qu'elle était par Lacan lui-même, de dialoguer avec lui, de le prendre lui et son dire au sérieux, de se dégager des discours convenus, des gloses répétitives et autres séditions de couloirs.

Pour s'essayer à mieux situer le sens de cette aventure, pour tenter de lui donner, redonner sa place, celle d'un « moment » dans l'histoire de cette épopée que fut, selon l'expression de Moustafa Safouan¹, la « saga lacanienne », il faut faire retour vers un temps qui est désormais et inexorablement devenu un hier. Soit une époque mythique pour ceux qui en furent les acteurs, ou seulement les spectateurs intéressés mais distants, soit encore une époque perdue dans les limbes pour ceux qui n'étaient pas encore nés à la psychanalyse, mais qui n'en sont pas moins pris par la nostalgie de ce temps devenu lointain pour eux, le temps où la psychanalyse était vivante et tournée vers l'avenir.

Ce sont certainement de telles considérations, mais aussi bien ce sens des responsabilités dont il ne s'est jamais dépris, qui ont conduit Francis Hofstein à l'idée de *republier* ces textes pour beaucoup devenus introuvables, pièces d'un héritage plus ou moins accepté, qui est pourtant celui de la communauté des analystes issue de l'enseignement de Lacan². Et il s'agit bien de republication, puisque lesdits textes ne comportent qu'un léger toilettage, mais aucune mise à jour, et cela afin d'en laisser intact le goût, mélange d'audace et d'enthousiasme.

1. Moustapha Safouan, *La psychanalyse*, Ed. Thierry Marchaisse, 2013.

2. Ce fut le titre du premier numéro de la revue *Essaim* fondée en 1998 par Erik Porge et toujours bien vivante aujourd'hui en 2014 même si elle a quelque peu renoncé à son projet initial de ressouder ladite communauté.

Mais revenons aux traits les plus saillants de cette aventure lacanienne, et remarquons que le présent recueil s'inscrit dans le contexte actuel, marqué par plusieurs publications dont la parution quasi simultanée semble indiquer que, près de trente-cinq ans après la dissolution de son École par Lacan, serait venu le temps de la réflexion, de l'examen, de la critique et de la relecture. Ces quatre publications récentes¹, celle-ci étant la cinquième et sans doute pas la dernière, du moins peut-on l'espérer, laissent entendre, chacune à sa manière, en quoi un tel inventaire peut être porteur d'indications pour aujourd'hui et au-delà, premiers pas d'une mise à jour de ce temps porteur d'espoirs, tourné vers des horizons aussi stimulants que pavés d'illusions, voire d'erreurs, quand ce ne fut pas de drames potentiellement reproductibles.

Lacan qui rêvait, c'est bien le terme, de mettre en place un collectif purement analytique, c'est-à-dire un ensemble dont le fonctionnement n'aurait été entravé par aucune des surcharges inhérentes aux institutions classiques, chefferies, luttes de pouvoirs, hiérarchie, cliques et courants, et comme tel seulement consacré à la psychanalyse, recherche théorique et réflexions consacrées aux relations entre l'analyse et les champs de connaissance supposés avoir quelques affinités avec elle, fonde en juin 1964, il y a donc un demi siècle, l'EFP. Lacan cependant, contrairement à la sorte de légende qui prit très tôt naissance, qui n'a cessé depuis de s'enraciner dans les esprits et à laquelle il avait lui-même donné naissance dans sa déclaration aux allures gaulliennes², « Je fonde – aussi seul que je l'ai toujours été dans ma relation à la cause psychanalytique – l'École Française de Psychanalyse dont j'assurerai, pour les quatre ans à venir dont rien dans le présent ne m'interdit de répondre, personnellement

1. Outre le livre à l'instant cité de M. Safouan, on se reportera à ceux de Radmila Zygouris, *L'ordinaire, symptôme*, d'octobre, 2012, recueil des textes de l'auteur parus dans cette même revue, *L'ordinaire du psychanalyste*, à celui de Sylvie Sesé-Leger, *Mémoire d'une passion Un parcours psychanalytique*, Ed. Campagne Première, 2012 et à *Chemins traversiers*, recueil d'entretiens de Moustapha Safouan, Jean Clavreul et Michèle Montrelay, préface de Jacques Sédat, éditions des crépuscules, 2014.

2. Cf. Elisabeth Roudinesco, *Jacques Lacan, Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Fayard, 1993.

la direction¹ », n'avait pourtant fait aucun coup d'état. Il fut bien plutôt contraint à cette démarche fondatrice par les oukases de la bureaucratie qu'était devenue *l'International Psychoanalytic Association* (IPA). Celle-ci entendait lui interdire de demeurer un didacticien dans la Société Française de Psychanalyse (SFP), fondée à la suite de la scission intervenue en 1953 dans la Société Parisienne de Psychanalyse (SPP) – remarquons au passage combien cette appellation est le reflet du traditionnel centralisme français – et qui demandait à ré-adhérer à cette internationale. On peut donc dire que, bien loin d'une geste héroïque, la démarche de Lacan fut une habile réponse politique, consistant à retourner une situation qui lui était hostile pour mettre en œuvre son propre projet, radicalement opposé aux dogmes rigides et édulcorants qui demeurent aujourd'hui ceux de l'IPA, un projet dont, en son temps, Ferenczi avait perçu les contours possibles² et que Freud aura largement raté.

Mais Lacan s'aperçut très vite, longtemps avant qu'il ne prononce, en 1980, l'acte de dissolution de son École, combien ses ambitions et ses espoirs étaient fragiles sinon vains, et l'on peut interpréter dans ce sens, sans souci d'exhaustivité insistons-y, la *Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École*, explicitement destinée à apporter des éléments de réponse à la question de savoir ce qui pouvait bien se « passer » dans la tête d'un analysant désireux de devenir analyste. Ce faisant, Lacan développait et mettait en acte une dimension essentielle de son projet initial, celle de la formation des analystes et par là même celle de la transmission de la psychanalyse. Il privilégiait ainsi ce qui commençait d'être perdu de vue, rien moins que le devenir analyste, irréductible à une installation dans une profession, voir le texte « Être psychanalyste », un processus

1. Jacques Lacan, « Acte de fondation » in *École Freudienne de Paris, Annuaire 1977* et *Autre écrits*, Seuil, 2001. On relèvera que l'intitulé *École Française de psychanalyse* fut rapidement modifié et remplacé par cet autre « tenu en réserve dans l'acte de fondation », *École Freudienne de Paris*.

2. Cf. notamment outre la première partie de l'ouvrage de M.Safouan à l'instant cité, le travail d'Yves Lugin, *Impardonnable Ferenczi, Malaise dans la transmission*, Ed. Campagne Première, 2012, et celui de Michelle Moreau Ricaud, *Michael Balint Le renouveau de l'École de Budapest*, èrès 2007.

qui, depuis le début des années vingt et la mise en place à Berlin d'un institut de psychanalyse, s'était progressivement vidée de tout contenu analytique.

Sur ce point nodal de la passe, point encore névralgique aujourd'hui pour nombre d'analystes s'inscrivant dans le frayage de Lacan sous quelque modalité que ce soit, on lira dans ce recueil deux textes qui préfigurent nombre de débats à venir, ceux notamment dont les assises de Deauville en 1978 seront le cadre, et tous ceux qui vinrent après la dissolution : « Passe impair et manque », texte des premiers temps de la revue, 1974, et « Passe », qui paraît en fin de parcours. Leur style percutant et décapant est à la fois familier et bien éloigné des péroraïsons en jargon : remarquable témoignage pour le premier de la manière dont l'auteur, mais il en va là aussi de l'esprit de *L'Ordinaire*, se confrontait rigoureusement à la *Proposition*, commençait d'en tirer de premières conséquences et jetait, déjà, une sorte de cri d'alarme, soulignant entre autres choses comment dans ce coup de tonnerre que fut la mise en place de cette procédure, ce qui était au départ le désir de Lacan était devenu loi, comment la bondieuserie s'installait dans l'École, et comment les effets de filiation et ce qu'ils impliquaient comme remise en avant du Père en lieu et place de son Nom, faisaient retour dans le temps même de la recherche de son effacement. Un rappel que la passe, dans son esprit initial, c'est-à-dire dans le désir de son inventeur, l'analyste Lacan, n'avait fondamentalement qu'un but : faire en sorte que « la psychanalyse demeure la peste promise par Freud » et que soit contrée cette démarche en vigueur dans l'IPA et ses succursales, consistant à donner « l'autorisation de faire une analyse didactique », à savoir « la pire chose possible à accorder à un postulant » psychanalyste. Quant au second texte, qui évoque dans un premier temps les moments forts et dramatiques qui ponctuent la mise en place et le déroulement de la procédure dans ces années, il est une sorte de début d'évaluation, qui se poursuit aujourd'hui même, de ce qui était mis en cause en chaque place, celle des passeurs, du passant et du jury, de ce qui se trouvait bousculé pour chacun, le tout ponctué par l'idée, toujours valable, qu'il n'y a pas de théorie de la passe et qu'il ne peut sans doute pas y en avoir.

En plus d'un de ces développements, « Passe » témoigne de l'angoisse, de la perplexité, voire du désarroi, mais aussi de la passion que cette procédure produisit chez tous ceux pour qui l'analyse constituait à la fois un horizon jamais stabilisé et, pour user d'une expression de Lacan, un style de vie.

L'Ordinaire naît en 1973, dans le frayage de ce mai 68 dont il ressort, le temps passant, qu'il fut bien moins une révolution politique qu'un bouleversement des mentalités collectives et individuelles. La revue va durer cinq ans, faisant énigme en ses premiers temps pour ceux de l'École qui « n'en sont pas », avant que ses fondateurs et animateurs soient identifiés, et Lacan, au prix d'un lapsus dont il s'excusât par la suite, n'y fut pas pour rien, et qu'ils cessent, comme l'écrit Hofstein « d'être des enfants ». Des enfants dont on peut dire qu'ils s'amusaient sérieusement, en cela qu'irrespectueux de l'ordre établi par une certaine soldatesque lacanienne, ils ne faisaient pas n'importe quoi, n'étaient pas leurs états d'âme et ne s'enfermaient pas dans de vaines polémiques, mais se manifestaient par l'acte d'écrire, d'écrire ce qui ne se disait pas ou ne pouvait pas se dire ailleurs : pas tant donc de la théorie quand celle-ci tendait de plus en plus à se réduire au commentaire des dires de Lacan, à jongler sur la plus récente assertion provocatrice énoncée au Séminaire, mais de la réflexion enracinée dans ce qui pouvait s'entendre de l'esprit qui animait l'enseignement de Lacan, mais aussi dans la pratique au quotidien, exprimée certes en une langue lacanienne parfois excessive, signe des temps, mais exempte de forfanterie.

Écriture, style percutant et le plus souvent décapant, on l'a dit, écriture au fil des associations, flirtant avec le poétique et l'intime, exerçant du même coup tout à la fois séduction et hermétisme lointain, pratiquant volontiers les aphorismes à la manière de Multatuli, cet auteur néerlandais cher à Freud (ainsi par exemple du premier article, « Jécris »), mais formes d'expression toujours inscrites dans une dynamique de proximité avec les analysants et le quotidien des analystes. *L'Ordinaire*, ce signifiant dont l'équivocité n'était jamais voilée, renvoyait au banal, à l'anodin, voire à cette geste au jour le jour dépourvue de panache qu'est la matérialité de la pratique analytique. *L'Ordinaire* fuyait l'abstraction systématique et distante pour

demeurer au plus près du parlé et partait de ce qui est tu le plus souvent, de tout ce qui constitue le cadre de la pratique, cette pratique qu'il y a lieu de bien distinguer de ce qui lui fait souvent écran dans la production psychanalytique écrite ou orale, soit la sacro-sainte clinique, les vignettes, prétexte à récits de miracles le plus souvent trompeurs...

Non que cette clinique soit absente de ces textes : ainsi par exemple d'« Histoire d'une histoire » qui, pour commencer par le récit d'une sourde histoire familiale, confronte l'analyste avec la difficulté de « raconter », avec cet obstacle, celui de la trahison de l'écrit qui « mutise » et peine à faire entendre l'impalpable tragique de chacun des membres d'une famille où la confusion des noms et des prénoms parle de la confusion des genres, actualité d'un texte datant de 1973 ! Histoire qui ne se donne pas à lire comme la découverte de quelque diamant vert, bien au contraire, car à se garder de croire savoir pour reconnaître qu'il ne sait pas et n'a même pas à savoir, l'analyste se trouve conduit à réaliser qu'il « n'est pas de clinique possible sans une théorie de l'écoute ». La même détermination à privilégier l'ellipse et la mise à l'écart de toute forme de pathos, c'est-à-dire de tout discours psychologisant ou prétendant à l'explication, s'imposent à la lecture de cet autre cas, celui d'« Une grossesse vomie », qui n'est pas sans donner au lecteur sa liberté, celle d'entendre, seul dans sa lecture, les associations qui lui viennent à l'esprit, à la manière du spectateur cinéophile qui mesure d'emblée qu'il rencontre un cinéaste lorsque la caméra tient lieu de la parlote explicative pour en éliminer toute trace.

La pratique analytique, le quotidien de l'analyste, son *ordinaire*, ne peuvent pas exclure l'argent, volontiers qualifié de dimension triviale si ce n'est vulgaire, comme si l'analyste n'était qu'un pur esprit dont l'écoute fondée sur un savoir proche de celui de l'oracle serait parasitée par les contingences de l'intendance. Admirable texte que « Bouts non rimés », riche, c'est le cas de le dire, de nous confronter à cette dimension de l'argent dans nombre de ses aspects. Pratique analytique en institution (CMP, CMPP, HP...) avec ce qu'elle impliquait de protecteur, implique encore, même si de nos jours nombre d'analystes ont trouvé refuge dans une autre institution, l'Université, dont ils peinent à

reconnaître, quand ils ne la déniaient pas, l'incompatibilité avec l'essentialité de la psychanalyse ; pratique supposée donner le confort d'aménagement en début de carrière ; pratique impliquant la mise en avant de bons sentiments, charité de gauche opposée à la psychanalyse réservée aux riches, mais aussi piège qui transforme silencieusement le psychanalyste en « chien de garde de la société ». Et lorsque l'analyste parvient à être au clair avec cette dimension, qu'elle soit explicite, mise en avant dans la pratique en libéral, ou implicite mais pas moins sournoise en institution, cachée derrière l'argument du budget de la santé, il y a aussi, encore, ce que Hofstein appelle justement le « pouvoir d'achat de l'analysant ». Il y a le candidat analyste déjà pris dans le transfert et pour lequel l'analyse n'aurait pas de prix, comme si l'analyse était hors du monde, hors de la sphère économique ; il y a l'analysant client à la recherche du moindre prix, et tenté, société capitaliste oblige, de transformer le cabinet de l'analyste en supermarché ; il y a celui qui, « fauché comme les blés », met d'emblée en avant sa pauvreté, symptôme de rétention, que l'analyste pourrait être tenté d'interpréter hâtivement comme une manifestation d'avarice, ou énoncé d'une souffrance qui n'exclut *a priori* aucune forme de jouissance. Et il y a l'analyste, qui n'en est pas moins femme ou homme, qui doit se nourrir, s'éclairer, voire même se cultiver ou se distraire, ce qui conduit à d'autres facettes de cette question de l'argent : flux et abondance de patients, périlleuse euphorie de la toute puissance, reflux des patients, sources taries, doutes sur sa compétence et sur sa possibilité d'honorer les factures de la fin du mois... c'est, si l'on peut dire, le standing de l'analyste qui est en jeu, et c'est bien d'un *ordinaire* qu'il s'agit. Ces questions, loin d'être négligées, sont affrontées dans un texte dont le titre pourrait être celui de quelque bulletin spécialisé dans l'économie des ménages, « Ce que ça coûte d'être installé psychanalyste ». L'objectif de ce relevé des frais professionnels exprimés en francs et qui, transformés en euros ne donneraient pas un résultat plus brillant, tient en une sorte de démystification. Il ne s'agit pas d'un cahier des doléances, par exemple contre les analystes riches échappant au fisc et menant grande vie, mais simplement d'un rappel à la réalité quotidienne, celle du prix d'un fauteuil et d'un divan !

C'est encore du quotidien de l'analyste et plus précisément de sa solitude qu'il est question dans un texte déjà évoqué, « Être psychanalyste », où Hofstein, qui ne se départit que rarement de son ironie, met en cause la notion de neutralité, en un temps où la médiatisation n'avait pas atteint cette intensité actuelle qui permet au premier analysant venu désireux d'entendre parler de son analyste d'être comblé en cliquant sur son ordinateur. Reste que la réalité contemporaine, aussi déformante soit-elle, ne contredit pas les derniers mots de ce texte, à savoir *restons vivants*, à quoi l'on pourrait ajouter, cessons de nous plaindre et occupons-nous de mieux défendre la psychanalyse, de la défendre plus intelligemment et sans en édulcorer le tranchant.

Bien que cette préface n'ait pas pour but d'être exhaustive, et elle ne saurait l'être, il convient, au moment de la clore, de souligner combien la lecture de cette somme d'articles, élaborés dans les années soixante dix, parfois longs et touffus, mais traitant de sujets souvent délaissés par la littérature psychanalytique actuelle, incite à penser au-delà du désenchantement contemporain en ne nous laissant jamais en repos, suivant en cela un auteur qui ne cesse pas de se mettre lui-même en question.

Ainsi de l'article qui traite du contrôle – prenez les sommaires de revues aujourd'hui, lisez les programmes des colloques, et il n'en manque pas, vous constaterez la rareté de ce thème – et qui fait une large place à Michaël Balint, un auteur peu cité, sans doute parce que peu lu. Il tira pourtant plus d'une fois la sonnette d'alarme, littéralement effaré par l'incessante dérive administrative et bureaucratique concernant la formation des analystes depuis le début des années vingt et par le formalisme mis en place par Eitingon. On ne dira jamais assez combien la question du contrôle devrait être considérée comme une pièce indispensable de la formation. Mais cette insistance bien venue, aujourd'hui plus que jamais ouvre à d'autres interrogations : ainsi de celle consistant à se demander *qui et qu'est-ce qui est contrôlé* dans cette démarche, le jeune analyste qui croit souvent y trouver des recettes, ou bien, plus silencieusement et plus surnoisement, l'analyste (ou les analystes) de ce débutant ?

« Écrire signer » aborde la spécificité de l'écriture en psychanalyse. En dépit du prix Goethe attribué à Freud, la psychanalyse

ne saurait être le prétexte à faire de la littérature, fut-elle grande et ne se souciant pas de théorie. Toute une partie de ce texte est consacrée à une question encore plus brûlante aujourd'hui qu'au temps de son écriture, celle de l'identité juive, de la Shoah et de ses rapports, rien moins qu'ambigus, avec la création de l'État d'Israël. Il n'y a rien d'exagéré à inscrire cette réflexion dans le sillage de l'ultime ouvrage de Freud, *L'homme Moïse et le monothéisme*, dont on oublie souvent qu'il fit scandale au point que l'on évite aujourd'hui encore de trop s'y attarder.

Quant « Au nom du fils », il ne fut publié ni dans *L'Ordinaire* ni ailleurs, et on lira dans un postscriptum bien venu les raisons qui militent pour la publication de cet inédit dans le présent cadre. Le moins que l'on puisse en dire est qu'il est un texte symptôme, qui traduit l'étroitesse du passage entre l'écueil de la soumission absolue à Lacan et celui de la critique virant vers une contestation par trop radicale : ou comment critiquer Lacan dans la perspective d'un dialogue exigeant, en un temps où le Maître était en *passé* d'incarner l'Autre.

Achevons ce survol par la mention du long article consacré à cette « Mère pouvoir » qui castré sans ménagement ses filles, et rappelons que ce texte est le résultat d'une procédure innovante dans le groupe de *L'Ordinaire*. Empruntée à Pierre Schaeffer et proposée par Lucien Mélése, elle consistait en la demande faite aux auteurs concernés, huit pour la circonstance, de produire sur un thème donné, ici la mère, un pré-texte, chacun se voyant ensuite attribuer l'ensemble des pré-textes, à charge de s'en inspirer pour son propre texte. Il s'agissait donc d'une sorte de cadavre exquis cher aux surréalistes, la somme des textes ainsi produits constituant l'essentiel du volume 11 de la revue.

L'Ordinaire, c'était « cet état de grâce que, comme d'autres, j'ai connu, mais qui, hélas, est transitoire », a pu dire Wladimir Granoff, ce prince de la baronnie lacanienne, page 30 de *Filiations*, Éditions de Minuit, 1975. Ce fut à tout le moins une sorte de samizdat dont tout laisse à penser qu'il ne déplut pas à Lacan : il y entendit, semble-t-il, quelque chose de l'esprit de ce qu'il cherchait à transmettre. Mais les textes ici réunis ne sont qu'une contribution au milieu d'autres et l'on peut à présent se demander, lecture faite de cette production de ce fou d'écriture,

de littérature, d'édition et... de jazz, face trop méconnue de celui qui fût l'âme de cette aventure, Francis Hofstein, l'âme puisque de grâce il était à l'instant question, s'il n'y aurait pas lieu de republier l'intégrale de la revue que seuls de rares et heureux rescapés de ce temps haut en couleurs possèdent dans quelques rayons de leur bibliothèque. Que Francis Hofstein ait cette idée, qu'il la garde encore un temps par devers lui avant de s'essayer à la mettre en œuvre, voilà qui ne serait pas pour nous étonner.

Michel Plon
Paris, mai 2014.